

Éditorial

Sale temps pour les vieux ?

Marc Kirsch

> Les élections américaines de 2020 ont été entourées d'incertitudes et même d'inquiétudes tardant à se dissiper. Rarement le sort du monde aura semblé aussi lié à un suffrage : à lire les journaux, on a l'impression que s'y joue un moment décisif de la bataille climatique et environnementale, et peut-être l'avenir de la démocratie. Mais une chose est sûre, ces élections opposaient deux hommes âgés, l'un de 74 ans et l'autre de bientôt 78. Tous deux s'attachent à ne pas paraître leur âge, mais ce ne sont plus des hommes jeunes. Peut-on dire qu'ils sont vieux ? Pour la COVID-19 en tout cas, leur âge les classe parmi les personnes à risque. L'un fait effort pour s'en protéger, en protéger les autres et faire en sorte que ces derniers s'en protègent, comme on l'attend d'un chef d'État. L'autre s'en soucie d'autant moins qu'il en est protégé par les contraintes imposées à ceux qui l'approchent, qui d'ailleurs ne l'ont pas empêché de contracter la maladie et, peut-être, de la transmettre. Deux figures de la vieillesse ou du vieillissement. L'époque est au déni. De la fragilisation liée à l'âge, de l'affaiblissement. La politique fait exception : le corps du roi n'est pas celui d'un homme ordinaire. Mais dans nos sociétés, le jeunisme est dominant. La vie, c'est affaire de jeunesse. Une fois vieux, c'est mort.

Le pouvoir, bien sûr, est rarement jeune. Aux États-Unis, la constitution impose d'avoir au moins 35 ans pour être candidat à la présidence¹. Pour Platon, déjà, c'était l'âge requis pour diriger, dans la guerre et dans *La République*. L'âge serait une garantie, sinon de sagesse, au moins de compétence minimale et de capacité à une certaine modération. Peut-être. Mais il y a bien des représentations de la vieillesse, elles sont aussi diverses que l'homme même. Il y a de vieux sages – le Nestor de *Illiade*, « vieux meneur de char » et conseil avisé – il y a de vieux fous – des *vieux cons* aussi, chez Brassens. Et beaucoup de vieux malades. L'actualité, la littérature sont remplis d'images. De Jean Gabin, retraité truculent, éternel garnement dans les *Vieux de la vieille*², au couple qui s'accomplit dans la destruction, dans *Amour*³, de Michael Haneke, les vieux sont très présents au cinéma. De plus en plus. La représentation de la dégradation physique et mentale n'est plus taboue. L'idée s'impose que la maladie fait partie de la vieillesse, et la mort n'est pas loin. La fiction en témoigne, comme la vie elle-même : ne

nous racontons pas d'histoires... Le plus grand pouvoir va souvent à des hommes déclinants (peu de femmes...). La mort, comme la politique, a un penchant pour les vieux. Non qu'elle rechigne à emporter les autres, mais elle a plus de mal à s'en emparer – sauf guerre, accident ou de ces maladies cruelles qui s'en prennent à des plus jeunes. La population mondiale vieillit, surtout dans les pays riches. Les maladies changent, les maux liés au vieillissement deviennent visibles – et coûteux. Car nos sociétés déploient un investissement considérable pour la prise en charge des personnes âgées. On peut décrier les lieux de fin de vie comme des mouvoirs impersonnels où les familles se déchargent des plus âgés, mais il faut bien reconnaître que le monde s'est transformé, que les conditions d'existence et de travail ont imposé de trouver des solutions qui, pour n'être pas celles d'hier – peut-être idéalisées : était-on nécessairement mieux dans une famille, pas forcément si bienveillante que dans un Ehpad (Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes) ? –, témoignent de la robustesse de la solidarité héritée d'une tradition humaniste mêlée de morale kantienne, où la personne et la vie sont objets de respect. Car, sous nos cieux occidentaux, la vie reste sacrée. « Quoi qu'il en coûte » ? – pour reprendre une formule qu'on a beaucoup entendue depuis le début de la pandémie de COVID-19. En effet, il y a un coût. La crise sanitaire le rappelle amèrement : la question de la santé publique induit un problème d'allocation des ressources, d'autant plus aigu que le grand âge s'accompagne de dépendance et de soins onéreux, même si l'on vit plus longtemps en bonne santé. Du point de vue de chaque individu, sa vie est inestimable. En termes de santé publique, comme en termes d'assurances, la vie a un prix, ou faut-il dire, un coût. En conséquence, il ne manque pas de voix pour réclamer un traitement sélectif en fonction des risques. L'âge moyen et l'âge médian des morts dus au COVID-19 étant supérieurs à 80 ans, la conclusion paraît tomber sous le sens : ne sacrifions pas l'utilité générale à la préservation des plus âgés. D'où ces raisonnements que l'on trouve sous des variantes diverses : sur le site d'*American Affairs*, Julius Krein (*America's Unhealthy Gerontocracy*, mis en ligne le 25 juin 2020) demande qu'on traite les populations en fonction du risque lié à l'âge. Il dénonce un biais

¹ L'âge requis pour être président de la République en France est de 18 ans révolus depuis 2011.

² Film réalisé par Gilles Grangier en 1960.

³ Film réalisé en 2012.



gérontocratie : les puissants sont des séniors, inquiets de ce qui peut les affecter. L'agenda économique et médico-social est influencé par l'âge du capitaine. C'est une variante de l'immunité collective : cette stratégie a un coût, mais c'est un moindre mal puisqu'elle sauve l'économie et que le fardeau concernera essentiellement les plus âgés ; or, on peut mettre en place des mesures ciblées pour confiner ces séniors sans imposer de contraintes au reste de la population. Ce qui pourrait paraître cynisme devient réalisme quand les ressources s'épuisent. Même idée, à diverses nuances près, chez André Comte-Sponville⁴, dans un univers intellectuel totalement différent. Ne sacrifions pas l'avenir de la jeunesse à la préservation des vieux, qui n'en ont plus. Discours qu'on peut entendre quand il est porté à titre individuel, mais peut-être ceux qui ont eu des vies moins faciles et moins belles n'ont-ils pas envie qu'il devienne une norme politique et que d'autres décident à nouveau pour eux.

À cette option conséquentialiste – le confinement est un remède pire que le mal en raison de ses conséquences, surtout économiques – le philosophe Francis Wolff oppose l'option déontologique-humaniste : la réponse collective et solidaire serait le signe d'un progrès politique et moral de l'humanité. « *Qu'il faille sauver non pas la vie en général mais celle de l'homme [...], écrit-il dans son dialogue avec André Comte-Sponville, c'est le signe que l'humanité est la seule source de valeur. Enfin, qu'il faille sauver les vieillards aussi bien que les jeunes adolescents, c'est l'affirmation que tous les êtres humains ont une valeur égale* ».

Mais la crise nous ramène au point de départ : les ressources sont limitées, et le poids des contraintes économiques et des restrictions de liberté menace cette belle solidarité humaniste. Un peu partout, on manifeste : contre le masque, pour la réouverture des commerces et même des églises et lieux de culte. Comment composer avec les intérêts particuliers, quand il est si difficile de se mettre d'accord sur l'intérêt commun ?

Nous voilà au rouet. Les crises aiguës ne font que projeter une lumière crue sur ce que nous savions déjà. En 2040, plus d'un Français sur quatre aura 65 ans ou plus⁵. D'ici là, il faudra trouver, pour organiser la solidarité entre générations, un moyen de résister à des crises qui risquent de se multiplier. Or, si le pouvoir est devenu biopouvoir, comme le dit Michel Foucault⁶, le droit de vie et de mort, le droit de faire mourir (l'insoumis, le criminel, l'ennemi) ou de laisser vivre, s'est renversé en un pouvoir « *destiné à produire des forces* » et à les ordonner, plutôt qu'à les plier ou à les détruire. « *Le pouvoir s'est donné pour fonction de gérer la vie* » des populations. *Faire vivre*, s'assurer par la politique de santé publique de l'état des corps-

ressources, et *laisser mourir*, notamment ceux qui sont hors du périmètre et de l'intérêt du pouvoir – exclus, parce que clandestins, non affiliés, etc. La pandémie de COVID-19 est une épreuve, de ce point de vue : la position de Foucault procède d'une critique du pouvoir, mais dans l'État-providence, nous voyons à l'œuvre les ressources du pouvoir en matière de protection de la vie. Quels seront les arbitrages ? Il y a un moment de vertige de l'humanisme traditionnel.

Sale temps pour les vieux ? N'identifions pas trop vite la vieillesse à la maladie et à la mort, sociale et biologique. Si, comme disait Xavier Bichat, « *La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort* », tant qu'il y a de la vie, elle résiste. « Résilience » est un mot à la mode, il ne dit rien d'autre. Avant Bichat, Spinoza, bien sûr, les philosophes sont intarissables : « *chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être* ». Jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus, mais jusque-là, la vieillesse n'est pas que passivité, maladie et déclin. Non que ces dernières disparaissent, mais vieillir, c'est encore vivre. Or, au fil des générations, nous vivons, nous travaillons, nous vieillissons autrement. Nous inventons d'autres vieillesse à mesure que changent les usages du monde et nos connaissances. Et d'autres manières d'inclure les personnes âgées dans le tissu social. L'enjeu, c'est l'humanité de l'avenir. ♦

Hard times for old people?

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteur déclare n'avoir aucun lien d'intérêt concernant les données publiées dans cet article.



M. Kirsch

Agrégé et docteur en philosophie
Ancien maître de conférences au Collège de France
Assistant du Pr Ian Hacking, éditeur
Éditions Odile Jacob
15 rue Soufflot, 75005 Paris, France
marc.kirsch@odilejacob.fr

⁴ André Comte-Sponville, Francis Wolff. « *Préférons-nous la santé à la liberté ?* », philosophie magazine, 9 mai 2020.

⁵ Données de l'Institut national de la statistique et des études économiques.

⁶ *Histoire de la sexualité*, Tome I. *La volonté de savoir* (Éditions Gallimard, 1976). L'Histoire de la sexualité est un cycle de cours tenus au Collège de France au milieu des années 1970.